

Camilla
Grudova

*La reine
des souris*



collection
la nonpareille*

*Nom donné à l'un des plus petits corps typographiques (6pts) et, désormais, à cette collection de nouvelles inédites.

La reine des souris

Camilla
Grudova

*La reine
des souris*

*Traduit de l'anglais
(États-Unis)
par Nicolas Richard*

Titre original :

The Mouse Queen.

© *Camilla Grudova*, 2017.

Première publication :

Fitzcarraldo Editions, dans le recueil

The Doll's Alphabet, 2017.

c/o Books and More Agency

© *Les Éditions de La Table Ronde*, 2020,

pour la traduction française.

26, rue de Condé, Paris 6^e

editionslatableronde.fr

© *Cheeri, pour les illustrations.*



Notre appartement avait toujours des airs de Noël car les étagères étaient chargées des classiques grecs et latins, rouges et verts, des éditions Loeb. L'oncle de Peter lui en offrait un par an pour son anniversaire, et nous en achetions aussi dans des dépôts-ventes. Chaque fois que nous avions des invités à la maison, il fallait que Peter fasse remarquer qu'il avait recouvert la partie réservée à la traduction anglaise des livres latins avec du papier de couleur. Nous nous étions rencontrés en cours de latin à l'université, lui et moi. Le latin m'attirait parce que c'était une langue qui n'appartenait à personne, il n'y avait pas de locuteur natif pour se moquer de moi. Dans ma classe, les élèves issus d'écoles

privées avaient déjà étudié le latin, mais je les dépassai rapidement. Peter, qui était l'un d'eux, se lissait les cheveux en arrière avec de la brillantine, tel un Samuel Beckett jeune, et plissait ses yeux humides comme une loutre.

Il prenait de haut les étudiants en philosophie et lettres classiques qui envisageaient de faire leur droit. Sous son influence, je fis de même. Peter était tous les jours à peu près habillé pareil : épaisses chemises à rayures en provenance d'un surplus de l'armée, pull-overs qui n'avaient pas été séchés correctement après lavage, pantalons kaki, Doc Martens, et une eau de Cologne démodée, dont l'odeur ressemblait vaguement à du condiment. Il avait acheté l'eau de Cologne à un vide-greniers, une infime quantité seulement avait été utilisée par le propriétaire précédent. Nous sortions ensemble depuis déjà un certain temps quand j'appris que ses parents étaient avocats, qu'il avait grandi avec beaucoup plus d'argent que moi.

Nous nous étions mariés dans l'église où se trouvait une réplique de la *Pieta* de Michel-Ange. Nous n'invitâmes qu'un seul ami, un étudiant en lettres grand amateur d'Evelyn Waugh, car nous pensions qu'il était la seule personne de notre entourage susceptible de comprendre notre volonté de nous marier de cette façon. Bien sûr, nos parents n'auraient pas voulu que nous convolions si jeunes – avant d'avoir un travail – aussi ne furent-ils pas prévenus. Nous n'emménageâmes ensemble qu'à notre dernier trimestre d'université, dans un appartement au-dessus d'une épicerie fermée. Le propriétaire avait cessé de s'en occuper des années auparavant et l'avait laissée en l'état, avec une affiche « Joyeuse Fête nationale du Canada » et des réclames pour des glaces à l'eau collées sur la vitrine poussiéreuse. C'était un deux-pièces bon marché, parce que peu de gens avaient envie d'habiter au-dessus d'une épicerie laissée à l'abandon et dont le stock n'avait pas été vidé – la menace d'animaux nuisibles semblait rédhibitoire, et le propriétaire ne parvenait

manifestement pas à se décider à tout nettoyer et à faire quelque chose de cet espace. Il semblait envisager de rouvrir l'épicerie un jour, de vendre les barres chocolatées moisies et les chewing-gums durcis encore en rayon.

Une trappe à notre étage donnait sur une arrière-salle du magasin, et dans le magasin proprement dit. Là, Peter trouva de vieilles cigarettes qui avaient l'air relativement inoffensives comparées à tous les aliments périmés, et des journaux datant d'une époque où nous avions cinq ans. Dans notre salle de séjour, nous avions un orgue de salon qui avait appartenu à son grand-père. Peter adorait l'orgue – c'était un instrument bien, bien plus ancien que le piano. Les orgues avaient été inventés à la période hellénistique. Ils fonctionnaient avec de l'eau. Dans la Rome antique, Néron jouait d'un tel orgue.

Sur le dessus, Peter posa la maquette en plâtre d'un temple qui tenait dans la main, une statue de Minerve achetée dans une boutique italienne, une collection de cartes postales

d'athlètes nus qu'il avait achetées au British Museum et une grande copie encadrée du portrait de saint Augustin par Botticelli. Parfois j'étais réveillée au milieu de la nuit par le son de l'orgue dont Peter jouait, vêtu seulement de son peignoir, cheveux dans la figure.

Nous transformâmes en autel une petite chaise trop bancale pour s'asseoir dessus. Nous fîmes un assemblage de saints et de dieux romains, un mélange d'images, de statues et de bougies aux formes bizarres que nous avons trouvées ici et là – ruches, arbres, cônes, hiboux, anges. Parfois Peter y mettait des offrandes, du raisin, des tasses remplies de vin et, à mon grand désarroi, des blancs de poulet et autres morceaux de viande qu'il achetait chez le boucher. Un ami nous dit qu'il était dangereux de rendre un culte à une population aussi vaste et mélangée.

Une fois notre diplôme en poche, nous avions l'intention de vivre chichement et d'économiser pour nous installer à Rome. Nous considérions tous deux qu'il était inutile de

postuler pour un troisième cycle sans avoir au préalable passé un certain temps à Rome pour faire des recherches et trouver un sujet original sur lequel écrire.

En attendant, je dégottai un travail dans une boutique de maisons de poupées. Nous vendions de minuscules objets à mettre dans les maisons, cela allait des lampes aux livres de Robert Louis Stevenson avec de vrais mots microscopiques dedans. Peter décrocha un boulot dans un cimetière, il creusait des tombes, participait aux arrangements des obsèques catholiques et se chargeait du nettoyage. Il trouvait des diaphragmes, des bouteilles d'alcool vides, des peaux d'écureuils laissées par des faucons et des dizaines de parapluies. Il rapporta les parapluies à la maison, jusqu'à ce que notre appartement commence à ressembler à une caverne remplie de chauves-souris endormies. J'organisai un vide-greniers au cours duquel j'écoulai les parapluies, un samedi, alors qu'il était au travail :

TOUS LES PARAPLUIES DEUX DOLLARS EN L'ÉTAT

C'était une journée nuageuse, et j'en vendis beaucoup.

Peter dégageait quelque chose de sombre et de fort, si bien que tout le monde considérait que c'était l'homme idéal, et sa connaissance du latin s'avérait utile. Il passait la plupart de son temps en plein air. Il en vint à être constamment un peu enrhumé, et il sentait les fleurs pourries et la pierre froide. À la pause déjeuner, Peter s'asseyait sur les marches d'un mausolée qui était en fait une réplique parfaite, mais en plus petite, d'un temple grec pour fumer, lire et manger des sandwiches. Le temple avait été bâti par le fondateur d'un grand magasin qui vendait des fourrures, des couvertures désagréablement rêches, des chaussures et d'autres articles encore. Peter jetait ses mégots de cigarettes à travers une fenêtre à barreaux donnant sur le mausolée, car il ne pensait pas qu'un homme comme ça mérite un temple classique. Le cimetière le rendait à moitié fou – «un atroce fac-similé de Rome», disait-il. C'était très bien payé parce que les gens assez

morbides et solennels pour supporter de travailler dans un cimetière ne couraient pas les rues. Le propriétaire disait de Peter qu'il était très digne et qu'il le voyait bien aller loin dans les affaires funéraires.

Nous mêmes tous deux des annonces – *DONNE COURS DE LATIN* – dans les librairies et les bibliothèques, mais nous n'eûmes aucune réponse.

En vivant ensemble nous prîmes moins de précautions qu'auparavant, et quelques mois après l'obtention de notre diplôme, je me rendis compte que j'étais enceinte. Quand cela commença à se voir, je fus virée ; la propriétaire de la boutique de maisons de poupées estima que je risquais de me cogner dans toutes les petites choses précieuses et de les casser, maintenant que je m'arrondissais. J'avais moi-même l'impression d'être une maison de poupées, avec une personne miniature à l'intérieur, et je m'imaginai avalant de minuscules chaises et casseroles pour qu'elle soit plus à l'aise.

Quand nous apprîmes que c'étaient des jumeaux, Peter dit que l'échographie ressemblait à une frise antique endommagée. En prenant du volume, je portais, quand j'étais à la maison, un châle en pashmina, ceint autour de mon corps comme une tunique.

Aucun de nous deux n'avait de jumeaux dans sa famille. C'était le latin qui avait fait ça, décréta Peter, des cygnes ou des dieux barbus me rendaient-ils visite dans mes rêves? Il se comporta comme si je l'avais trahi de manière mythologique. Dans mes rêves, la colonne Trajane et le Panthéon avaient des jambes et me pourchassaient, mais je ne lui en parlai pas, car j'étais persuadée que cela ne ferait que le contrarier davantage.

Un soir, Peter ne revint pas du cimetière. Il rentra à la maison à l'aube, couvert de boue, son manteau en boule sous le bras. Il ouvrit le manteau; à l'intérieur se trouvait le cadavre d'une femme toute petite, une naine, j'imaginai. Elle portait un haut chapeau noir collé à sa tête

comme ma mère l'Oie, des chaussures noires à boucles, une robe noire à froufrous blancs le long de l'ourlet, des poignets et du col, et des bas jaunes. Son visage était lourdement fardé, pour faire beau, mais ses paupières s'étaient ouvertes, alors qu'elle était morte.

On a enterré un petit cercueil noir aujourd'hui, annonça Peter, j'ai trouvé ça tellement horrible, cette éternelle grosseur de la mort. Qu'on en ait deux ou trois, quelle différence, fit-il, et il éclata d'un rire atroce, comme un âne. Il n'avait encore jamais ri de cette manière. J'ai déterré le cercueil, j'en ai fait sortir la petite dame et j'ai remis en place le cercueil vide, expliqua-t-il, personne ne saura rien.

Peter se traîna jusqu'au lit, me laissant seule avec le petit cadavre. Ses globes oculaires étaient atroces. Je crus que j'allais être transformée en pierre si je les regardais trop longtemps. Je jetai le manteau de Peter dans la baignoire, enveloppai la petite femme dans un drap, la mis dans un sac-poubelle. Puis je la soulevai. Elle était

extraordinairement lourde. Je décidai de la fourrer dans l'orgue, c'était la seule bonne cachette mais j'eus l'idée horrible qu'avec elle l'orgue serait désormais hanté, et qu'en appuyant sur les touches on entendrait sa voix.

Je la descendis à l'épicerie et la mis derrière le comptoir. Elle faisait vraiment son poids. J'espérais que laissée là suffisamment longtemps elle se ratatinerait comme une vieille pomme, Peter pourrait alors la rapporter au cimetière, bien cachée dans un sac, et la ré-enterrer comme un bulbe.

Je n'arrêtais pas de penser à ses yeux, et je redescendis plus tard poser dessus des pièces d'un penny. Les pièces ne cachaient pas complètement les yeux, qui étaient très grands, mais je ne voulais pas non plus gâcher des pièces d'un dollar – ou de deux dollars.

Peter dort vingt heures d'affilée. Lorsqu'il se réveilla, il ne se souvenait pas de ce qu'il avait fait la veille, et je ne lui dis rien. Tandis qu'il se remettait de sa nuit, ses accusations contre ma

grossesse redoublèrent : j'avais frayé avec d'antiques dieux païens. Il s'assit dans la baignoire dans laquelle il n'y avait pas d'eau et lut saint Augustin en faisant brûler de l'encens. Les dimanches il allait à la messe sans moi. Nous avions notre propre version du catholicisme, consistant chaque dimanche à aller l'un et l'autre dans une église catholique différente, et de temps en temps, certains dimanches, nous nous rendions dans un grand parc constitué surtout de bois, nous enlevions nos vêtements et, avec de la boue, nous dessinions des croix sur nos corps tandis que Peter marmonnait des incantations. Je ne sus jamais quelle église il fréquentait. Je restais à la maison et relisais mes passages préférés des *Métamorphoses*.

Il fit bouillir notre certificat de mariage dans la bouilloire en disant qu'il ne travaillerait pas dans un cimetière le restant de sa vie uniquement pour nourrir les enfants de Mars et, finalement, il partit pendant que j'étais descendue faire des courses, lui acheter de la salade et du café.

LA REINE DES SOURIS

Nouvelle

Camilla Grudova

Traduit de l'anglais par Nicolas Richard

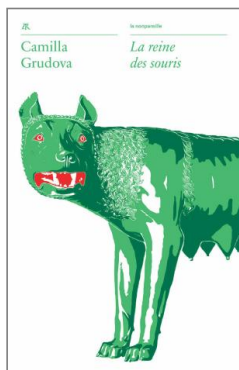
Il fit bouillir notre certificat de mariage dans la bouilloire en disant qu'il ne travaillerait pas dans un cimetière le restant de sa vie uniquement pour nourrir les enfants de Mars et, finalement, il partit pendant que j'étais descendue faire des courses, lui acheter de la salade et du café.

Dans un modeste appartement poussiéreux rempli de livres et de babioles vit un couple de latinistes légèrement hors du temps. Quand la femme tombe enceinte de jumeaux, le mari l'abandonne et elle doit élever seule ses deux enfants, dans le plus grand dénuement. Rien que de très banal.

Mais ajoutez à cela un mélange de vos cauchemars les plus sombres. Un croque-mort, le cadavre d'une femme naine aux airs de leprechaun, un orgue hanté, des enfants-monstres, une narratrice-louve assoiffée de sang, dévoreuse de pigeons, de rats et de bébés.

Les épouvantails disposés à chaque tournant de cette nouvelle ont de quoi donner le frisson. Ce qui frappe encore davantage, c'est le naturel déconcertant avec lequel Camilla Grudova les brandit, à la manière dont on raconterait les épisodes d'un rêve dès le réveil. Un récit, en fin de compte, d'une implacable simplicité : celui d'une femme aliénée par le couple, le travail et la maternité, de celle qui enfant se rêvait Reine des souris et qui, mariée à un « homme idéal » sentant les fleurs pourries et la pierre froide, est devenue mère, autant dire bête féroce aux désirs infanticides, loup-garou qui trouvera son salut, comme de juste, dans l'écriture.

On ressort avec un rire nerveux de ce court texte qui transforme le réel en fantastique, l'horrible en drôle, et vice-versa.



La Reine des souris

Camilla Grudova

Couverture : © Cheeri, pour les illustrations.

Cette édition électronique du livre
La Reine des souris de Camilla Grudova
a été réalisée le 22 juin 2020
par les Éditions de La Table Ronde.

Elle repose sur l'édition papier du même ouvrage
(ISBN : 9791037106704 - Numéro d'édition : 365872).

Code Sodis : U323357 - ISBN : 9791037106711

Numéro d'édition : 365873.